

VENTE EN GROS:
Au Bureau des Journaux
34, RUE TUPIN
LYON

PARIS, Strauss, rue
du Croissant.
St-ETIENNE, Bureau du
journal
l'Eclair.
TARARE, Guichard et
Jonas.
VALENCE, Combiér.
VIENNE, Turin.
VILLEFRANCHE, Lucas et
Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la ré-
daction, s'adresser au directeur,
M. Jules FRANTZ.



BUREAU A LYON
Rue de l'Arbre-Sec, 32
Boîte dans l'allée

ABONNEMENT :

LYON

Un an... 6 »
Six mois... 3 »
Trois mois... 2 »

DÉPARTEMENTS

Un an... 8 »
Six mois... 5 »
Trois mois... 3 »

SOMMAIRE

Tout Paris..... Emile LAMBRY.
Nos Danseuses..... D...
Bonaventure Furet..... MOREAU DE BAUVIÈRE.
Silhouettes musicales..... L'ACCEPTÉ.
Lettre d'une Parisienne..... Noémie de VIEUBARE.
Lettre d'un Lyonnais..... Emile d'HERNEY.
Bulletin chorégraphique..... Jules CÉLÈS.
Communiqué!..... BABY P.
Histoire morale des Femmes,
par E. Legouvé..... VICTOR CHAUVET.
Causerie anecdotique..... BROSSIER.
En l'air, petite causerie..... JULES FRANTZ.
Théâtre..... VICTOR CHAUVET.
Correspondance..... X.
Les Drames de Lyon (1^{re} partie,
les Mystères de la Croix-
Rousse), feuilleton..... UN OUBLIÉ.

TOUT PARIS

Elle se mariera !
Elle ne se mariera pas !
Cent louis ques !
Cent louis que non !
C'est avec ces paroles, mes frères, que les pari-
siens turfistes, puffistes et clubistes s'abordent de-
puis quatre ou cinq jours. Mon opinion personnelle
c'est que le mariage n'aura pas lieu. Et je vous
avouerai bien bas, bien bas que le *Tintamarre* n'est
pas étranger à l'affaire. Ce facétieux journal a publié
dimanche dernier sous la rubrique *Code du Céré-
monial* un article ayant trait au mariage. Les uns
prétendent que la jeune fille a lu cet article, les
autres soutiennent que c'est le fiancé, bref, il
demeure certain que le mariage n'aura pas lieu.
A propos, j'ai oublié de vous dire de qui il s'agit.
Eh parbleu ! du marquis de Caux et de la gentille
Adelina Patti. Entre nous, cette dernière nous la
fait au mariage depuis trop longtemps. Une pre-
mière fois ce fut avec un lord, membre de toutes
les Chambres possibles, puis avec un prince alle-
mand, une troisième fois avec un jeune et joli Fran-
çais, aussi blond que peu fortuné; enfin depuis
quinze jours on a mis le marquis de Caux en avant.
Si cela continue, dans un an ou deux, celle qui
devait rester toute sa vie la fiancée de l'art aura été
la fiancée de tout le monde.

FEUILLETON DU REFUSE
N° 9.

LES DRAMES DE LYON
ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE VII. — (Suite).

Alors deux larmes roulèrent sur les joues de la jeune
fille.
Pourquoi donc pleurait-elle ?
Hélas ! elle l'ignorait elle-même, ou plutôt elle
commençait à le savoir.
Elle aimait.
Des jours et des mois se passèrent sans que rien ne
vint apporter un changement à la vie de Louise.
Seulement sa gaieté s'en était allée.
Sa chambrette n'était plus pleine de chansons, et
les rayons de soleil, qui glissaient à travers ses rideaux,
ne la distraient plus.
Mais le jeune homme jouait toujours du piston.
Il paraissait même jouer davantage et avoir pris à
tâche de faire fuir les locataires.

Au risque de me faire conspuer, tant que je
tiendrai une plume je relaterai les condamnations
dont les journaux seront l'objet. Chaque année, le
jour de la saint Sylvestre, nous ferons le total, il y
aura de quoi rire.
Donc, pour un article sur la liberté individuelle,
le *Courrier français* vient d'être condamné ainsi
qu'il suit :
Vermorel, rédacteur en chef, à un mois de prison
et 1,500 fr. d'amende ;
Lepage, directeur, 1,000 fr. d'amende ;
Dubuisson, imprimeur, 300 fr. d'amende.

Samedi dernier, au bal masqué du Chatelet, sur
le coup de deux heures du matin, une femme se pré-
sente en haut de l'escalier qui conduit à la salle de
danse. Elle portait un maillot bien collant, une
fausse jupe descendant à mi-cuisse, un corsage
dissimulant parfaitement ce que vous savez. Total :
un costume digne.

La jeune fille n'avait pas encore mis le pied sur
la cinquième marche, quand on la pria poliment de
sortir. — Pourtant trois heures avant, à ce même
théâtre du Chatelet, les actrices et danseuses qui
figuraient dans l'ineptie appelée *Gulliver*, étaient
beaucoup moins habillées que la jeune fille en
question.

Conclusion : Si une actrice du Chatelet se pré-
sentait au bal de son théâtre avec le costume qu'elle
porte sur les planches, on la mettrait à la porte.

Berryer va publier un volume intitulé : *Etudes sur
la France parlementaire*. Ce volume sera composé de
doute appris à écrire depuis qu'il fait partie des
Quarante. Je me souviens que dans son discours de
réception il lançait aux académiciens ce spirituel
camouflet : Je n'ai jamais su écrire !

Dusautoy, directeur de l'*Epoque* et rédacteur en
chef des effets militaires..... pardon, je veux dire
rédacteur en chef de l'*Epoque* et directeur des effets
militaires, mais cela ne fait rien. Dusautoy, enfin,
vient d'être chargé de la fourniture des habillements
pour la garde nationale mobile.

Allons, voici une loi qui n'est pas encore pro-
mulguée, mais qui promet de ne pas nous laisser
languir.

Le portier était monté plusieurs fois réclamer le si-
lence, et le propriétaire lui-même, monsieur Jamet,
n'avait pas craint de déroger en employant sa haute
intervention.

Mais rien n'avait fait.
Si bien qu'on s'y était habitué, et que le propriétaire
avait fini par se dire à part lui :

— Au fait, ce garçon paie bien, c'est l'essentiel.

Un seul locataire, indigné de ne pouvoir venir à bout
du rebelle et qui se plaignait qu'on ne s'entendait plus
parler chez lui, profita de l'occasion pour déménager...
à la lune.

C'était l'épicier, monsieur Milloz.
Une seule personne se contentait de ce bruit.
C'était Louise.

Depuis le jour où elle avait remis la lettre à son voi-
sin, Louise n'avait cessé d'être jalouse de cette rivale
qu'elle ne connaissait pas.

Parfois, si elle entendait du bruit dans l'escalier, elle
allait vite entr'ouvrir la porte pour voir si ce n'était pas
elle qui montait.

Un dimanche matin, Louise venait de déjeuner,
quand elle entendit frapper discrètement à la porte à
côté.

Elle courut voir et se trouva en face d'une jeune
femme, très-bien mise, qui ne se retourna même
pas.

Louise referma brusquement sa porte et se mit à
pleurer,
Sa rivale était jolie !
Jolie et coquette !

Deux choses qui vont très-bien ensemble.

Le club des bébés, lisez des cocottes, va donner
aux Frères-Provençaux son dîner annuel. Au dessert
on proposera l'énigme suivante : De la manière de
plumer les pigeons pour s'en faire cent mille francs
de rente.

Récompense : un petit crevé en sucre.
— Mademoiselle Blanche Pierson présidera ce
banquet de famille.
— Qu'est-ce que M^{lle} Blanche Pierson ?
— Une bien jolie femme.
— Mais ne joue-t-elle pas au Gymnase ?
— Justement, c'est une bien jolie femme !

Depuis un mois ou deux, on chante à l'Eldorado,
café-concert de premier ordre, quatre ou cinq cou-
plets intitulés : le *Petit Crevé* ! Il s'y trouve ces
deux vers :

On dirait d'un bâton de chaise
Qui fait sa première communion !

Que l'homme ait ou n'ait pas reçu une éducation
religieuse, il conserve de sa première communion
un délicieux souvenir. C'est sacré cela.

Aussi je vous assure que ce bâton de chaise-là
m'est resté sur le cœur.

Autre gamme sur le même motif. Au Casino ? un
comique agréable, Gustave Chaillier *plaque* chaque
soir quelque chose intitulé : *Souvenirs de l'Exposi-
tion*. J'y ai remarqué ceci :

J'ai vu à l'Exposition
Un sommier en fil d'écosse.
Dans une chambre postérieure...

Je trouve cela tout bonnement infect. Et pour-
tant...

Pourtant, dans un coin de la salle, le sergent de
ville se tord de rire et dans les coulisses le pompier
de service se pâme.

L'autorité trouve cela beau, ce doit être beau.
Ah ! je comprends maintenant que l'on ait interdit
Ruy-Blas. La poésie de Victor Hugo n'aurait pas
amusé le sergent de ville et le pompier de service
se serait ennuyé.

Emile LAMBRY.

NOS DANSEUSES

GRAND-THÉÂTRE (N° 4)

M^{lle} HENNECART

1^{re} danseuse.

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1835	33 ans	20 ans	25 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Chevelure saine et abondante. — Fait cuire tous les
matins une côtelette pour le déjeuner de sa chatte. — Aime à
se promener langoureusement le soir... dans les corridors des
premières. — Pose pour la main... lorsqu'elle est gantée ? —
Talent chorégraphique *moins nourri* que l'année dernière. —
Aime l'encens... mâle. — Attend une préfecture.

SUCCÈS.

— De sourires pâles et de... souvenirs ?



M^{lle} DAMIANI

2^e danseuse.

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1835	33 ans	20 ans	30 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Aime son art et tout ce qui s'y rattache. — Talent
souple et mollets de lutteur.

SUCCÈS.

— De force.



M^{lle} OSMOND

3^e danseuse.

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1838	30 ans	20 ans	35 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Légèreté, élégance et solidité. — Toutes les fois qu'elle
danse, fait prévenir les machinistes afin que ceux-ci étayent le
plancher. — Elève de Béranger. — Remplace la grâce par
la force. — Equilibre et jeux icariens.

SUCCÈS.

— Auprès des danseurs de grand caractère ?



hérita d'un vieil oncle qui habitait la Bourgogne, d'une
somme assez ronde.

Une quarantaine de mille francs.

Il acheta avec cela un manège, et c'est alors que le
goût de l'équitation commença à se développer chez
Louise.

Elle fit même des progrès si rapides et devint, en
peu de temps, si bonne écuyère, que Charles ne put
s'empêcher de le lui dire.

Mais, abrégeons.

Cette vie dura deux ans, au bout desquels les créan-
ciers firent vendre le manège et les meubles du pro-
priétaire.

Ce fut donc la misère.

Mais à vingt ans la misère n'a rien de bien effrayant,
surtout quand on est deux pour s'aider à la supporter,
et que l'on s'aime.

Notre couple la supporta gaiement pendant quel-
ques mois, avec cette heureuse philosophie de la jeu-
nesse, que l'on regrette si amèrement lorsqu'on l'a
perdue.

Le premier des deux qui se sentit vaincu, ce fut ce-
lui qui aurait dû, ce semble, être le plus courageux.
Charles se découragea.

Alors son caractère s'agrit de jour en jour, et il de-
vint injuste pour Louise qui ne se plaignait pas, mais
qui parfois se cachait pour pleurer.

D'ailleurs, il avait l'habitude d'une aisance rela-
tive.

Tous ses appointements jusqu'alors, sans compter
la petite pension que lui avait faite, pendant huit ans,
l'oncle dont il avait hérité, tout cet argent, disons-

M^{lle} ANNITA CORNAGLIA

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1849	19 ans	17 ans	19 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Italienne de naissance... et par goût : par conséquent romanesque. — Jolie, jeune et belle. — A un ami, rien de plus ! — Aime le grenat et les bijoux. — Possède une tante à l'épreuve des coups de soleil. — Très-sage à la ville comme au théâtre. — Arrivera à... sauter des pas de deux.

SUCCÈS.

— Rothomago. — Succès de distinction native.



M^{lle} LAURA REUTERS

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1848	20 ans	20 ans	20 ans

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Il n'y en a pas !!!

SUCCÈS.

— Rothomago. — L'Œuf blanc.



M^{lle} STÉPHANE

(doyenne du corps de ballet)

M^{me} veuve... **

naissance	âge vrai	âge qu'elle se donne	âge qu'on lui donne
1833	35 ans	20 ans passés !	37 largement !

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

— Nature, — talent, — esprit, — beauté, — formes et langage... Goudronnés !!!

SUCCÈS.

Alexzar et Rotonde.

Ouf !

D...

FIN.

Samedi : *Nos Foyers de Théâtre !!!*

Indiscrétions hebdomadaires, par D.

AUTOBIOGRAPHIE

DE

BONAVENTURE FURET

CHAPITRE VII.

SUR LES VIEILLARDS ET LES JEUNES GENS.

A peu près fixé sur l'enchaînement de l'existence, je dus être nécessairement amené à examiner l'enchaînement de la vie, enchaînement dont les deux anneaux sont la jeunesse et la vieillesse.

apprenant adroitement l'appât par une remarque : On aux merles l'air de la reine Hortense ; on apprend aux singes l'exercice en douze temps ; on instruit les phoques à dire : Papa ! — Toutes choses qu'ils ignoraient très-certainement au commencement du monde. — Donc, on perfectionne les phoques, les singes, les merles et les caniches... et l'espèce à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, ne fait ni un pas, ni un progrès. C'est singulier et c'est humiliant.

Le moyen très-simple que l'espèce humaine se perfectionnât serait qu'une génération héritât de l'expérience des générations précédentes : que l'esprit humain, dans la succession sociale, fût comme le capital qui s'accroît par la composition des intérêts. Or,

nous, avait presque été consacré exclusivement à des goûts d'élégance ou à la satisfaction de ses plaisirs.

Et aujourd'hui il se voyait obligé de porter une redingote trop étroite, avec des boutons dépareillés, et des souliers avachis.

Et puis il fallait rentrer le soir à la maison et renoncer au spectacle, au café, aux bals, à tout ce qui fait l'existence moins monotone, surtout dans une petite ville.

Une rupture devint bientôt imminente.

Louise, avec ce tact si subtil de la femme, la pressentait.

Elle essayait de s'encourager elle-même, afin que le moment de la séparation venu, elle ne se laissât pas entraîner par son désespoir.

Ce jour vint.

Un soir, Charles ne rentra pas.

Elle l'attendit jusqu'au jour, sans s'inquiéter encore beaucoup et en espérant, mais dès qu'elle entendit les premiers bruits de la rue monter jusqu'à elle, elle tomba sur une chaise en sanglotant.

Tout le jour se passa, puis la nuit suivante, et Charles ne rentra pas.

C'était fini.

Louise alors fit un petit paquet de ses hardes, jeta un dernier regard dans la petite chambre qu'elle quittait, essuya une larme qui tombait sur sa joue et sortit en laissant la clé à la porte.

Il y avait, à cette époque, à Saint-Etienne, un entrepreneur de spectacles forains.

Louise le connaissait pour lui avoir parlé deux ou trois fois, quand elle sortait avec Charles.

comme la jeunesse d'une génération présente est spectatrice de la vieillesse de celle qui l'a précédée, et que ce que je viens de dire ne se fait pas, c'est donc la jeunesse qui est coupable en ce point.

D'autre part, un arbre qui perd ses feuilles d'une année les laisse tomber pour fumer la terre qui fera pousser les feuilles prochaines. Or, lorsque j'examinai l'arbre social, je vis bien les jeunes pousser ; mais je ne trouvais pas le fumier. Cette fois la faute est à la vieillesse qui consomme pour elle toute sa vie, et ne laisse pas sa trace.

Un perdreau comprend qu'il n'est pas perdrix, un jeune chien qu'il n'est pas limier, un gland qu'il n'est pas chêne ; mais vous ne persuaderez jamais à un écolier qu'il n'en sait pas autant que son maître, ni à une jeune fille de quatorze ans que son cousin ne doit pas lui faire la cour comme à sa grande sœur.

Entre parenthèse, vous ne persuaderez jamais non plus à une dynastie qui commence, qu'elle de doit pas se livrer à l'exercice de la tyrannie, comme une dynastie qui finit.

Au point de vue des générations, l'individualisme nous perd, parce que la jeunesse s'imaginerait volontiers qu'elle peut tout tirer d'elle-même, et qu'elle estime assez communément que les cheveux gris ne sont que des couvre-ganaches.

Jeunes gens... jeunes gens ! les vieillards ont pourtant un talent que vous n'avez pas et n'aurez peut-être jamais : celui de vivre longtemps.

Mais mes exclamations jérémiennes resteront sans doute sans écho, car depuis que le monde est monde — dix mille ans, dit Moïse ; quatorze mille, prétendent les Chinois — il en a toujours été comme en l'an de grâce où j'écris.

Loth se sépara jadis d'Abraham pour incompatibilité d'humeur. Nous ne savons pas au juste le motif de la querelle ; mais tout me porte à croire que Loth n'aura pas voulu planter les pommes de terre à la façon de son oncle. — Pourquoi, je vous le demande, n'aurait-il pas planté les pommes de terre à la façon de son oncle ? Il n'avait aucune raison pour cela... sauf que son individualisme s'y opposait.

Arrivé à l'âge mûr — vers 299 — Loth aura découvert que la manière de planter les pommes de terre du bonhomme Abraham était la bonne ; il aura voulu l'enseigner à ses enfants ; ceux-ci, à leur tour, ne l'auront pas écouté... et voilà pourquoi nous ne plantons pas mieux les pommes de terre.

Il en est de même pour toutes choses, et l'homme passe sa jeunesse à découvrir ce qu'il lui serait si facile d'apprendre.

Et encore faut-il avouer que la jeunesse, — du moins la nôtre — ne cherche même pas beaucoup à découvrir.

Dans mes recherches, mes remarques, mes études sur la société, j'attaquai bravement mon sujet par le côté sérieux ; je posai à moi-même et aux autres des questions fort graves et ardues ; mais les réponses que j'obtins ne furent pas toujours conformes à l'interrogatoire. Ainsi en fut-il de la jeunesse de qui j'appris des choses semblables aux suivantes :

Cet homme la regret bien.

Il lui demanda pourquoi elle avait pleuré et s'il pouvait lui être utile.

De son côté, la jeune fille lui raconta, en peu de mots, ce qui lui était arrivé, comment son amant n'avait pas reparu, et finit en lui demandant, pour toute grâce, de l'enrôler dans sa troupe.

Je sais monter à cheval, lui dit-elle, et je n'ai pas peur. Ainsi vous pouvez espérer que dans peu de temps je ferai une écuyère passable.

— Soit. Topons ! dit l'homme.

Et le soir même, Louise figurait à la représentation.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son installation, que la nouvelle artiste comptait bon nombre de partisans parmi les habitués que sa beauté et son air décidé charmaient autant que son sangfroid et son adresse.

Son nom sur l'affiche faisait augmenter la recette.

Après avoir épuisé le succès à Saint-Etienne, la troupe vint à Lyon, impatientement attendue par les amateurs dont sa réputation excitait la curiosité.

C'est à cette époque que se rapporte la scène chez monsieur le lieutenant de police.

Or, revenons à ce dernier.

Quand Louise Lallemand entra, Cornéau courut se cacher de nouveau derrière le paravent, comme il avait fait pour ne point se montrer à Gauthier.

Monsieur le lieutenant congédia brusquement le saltimbanque et l'agent qui accompagnaient la jeune fille, et quand ils furent seuls, il invita celle-ci à s'asseoir.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle avec

L'expérience des vieillards sert à faire voir aux jeunes gens combien ils doivent se garder d'en acquiescer.

L'homme jeune ayant la force du plaisir ne doit pas rejeter les jouissances au temps où il ne les pourra plus éprouver.

Les illusions ayant pour effet de nous faire rire là où nous pleurerions sans elles, et la sagesse étant la perte des illusions, pour être heureux ne soyons jamais sages.

— Oui, très-bien, insistai-je ; mais la famille ?

— La famille ! me répondit le jeune homme ; tant que les femmes des autres dureront, je n'en prendrai jamais une à moi.

Pauvres maris ! sous quelque signe que vous soyez nés, il se mêle donc toujours un peu de caprice dans votre affaire !

Je cherchai la jeunesse aux écoles, aux bibliothèques, aux musées, et ne l'y trouvant pas, on me dit : Elle n'est pas ici ; pour plus ample informé adressez-vous à ses historiographes. Je m'en fus donc consulter Béranger et Mürger, qui me dirent : Elle est aux Prés-Saint-Gervais. Arrivé aux Prés-Saint-Gervais, monsieur le maire que j'interrogeai, me répondit qu'il ne savait pas de quoi je voulais lui parler.

Je revenais tristement à Paris lorsque passant par le quartier Bréda, j'aperçus, aux fenêtres, la jeunesse toute blême et déprimée, portant ses ailes en béquilles, et criant d'une voix cassée : admirez donc comme je suis blâcée !

Un autre cri frappa mon oreille : *Voilà l'plaisir, Messieurs, voilà l'plaisir !* La jeunesse descendit alors, accosta la marchande et acheta ; puis elle s'en fut par le faubourg Montmartre. Je la suivis et la vis entrer à la Bourse, qui est une maison de jeu autorisée par la loi... qui défend les maisons de jeu.

Arrivée là, la jeunesse perdit son dernier écu.

A la porte, comme elle sortait, elle rencontra le Travail et un entrepreneur de mariages. Elle leva les épaules en rencontrant le premier, passa marché avec l'autre, et se vendit pour une dot... Et comme je voulais l'interroger encore, elle ne me répondit pas : il se trouva qu'elle était morte.

Voilà l'histoire du premier enchaînement de la vie ; voyons l'autre.

La Vieillesse est personnifiée de deux façons : par les vieillards et par les vieux.

Le vieillard est l'homme arrivé à sa perfection relative ; le vieux est l'homme en ruines.

Pai la couleur part dans l'écriture que la chevelure blanche était une couronne d'honneur. Je n'attache pas l'honneur de la vieillesse ; mais je dois constater — avec regret — que généralement elle se teint.

La vieillesse oublie communément deux choses : qu'elle est vieille et qu'elle a été jeune.

Oubliant qu'elle est vieille, elle ne se croit pas obligée d'instruire.

Oubliant qu'elle a été jeune, elle ne pardonne pas l'inexpérience.

Si la jeunesse ne regarde qu'en avant, la vieillesse ne regarde qu'en arrière — Avenir !... dit toujours la Jeunesse... Souvenir !... soupire la Vieillesse — et elle

assurance, mais je préfère rester debout. Qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous faire, ma fille, une proposition qui, je le crois, vous agréera.

— Cela dépend. De quoi s'agit-il ?

— En deux mots comme en cent, la chose est vite dite : il faut vous faire aimer.

La jeune fille fixa sur monsieur le lieutenant ses deux yeux ardents, mais ne répondit pas.

— D'ailleurs, poursuivit celui-ci, la tâche sera facile car celui que je vous destine mérite son bonheur. Ce n'est pas le premier venu. Il est jeune, il est beau, il est brave... Puis vous quitterez dès aujourd'hui votre cirque et ce costume qui vous sied si bien, mais qui ne sera plus de saison. Vous vous habillerez comme une grande dame et vous habitez une chambre que je ferai meubler comme il vous plaira, à condition que ce soit le plus luxueusement possible... Enfin, voici d'avance sur... vos honoraires, cinquante louis que je vous prie d'accepter.

A ces mots, la saltimbanque se redressa, et regardant fièrement l'homme qui lui parlait, elle lui dit d'une voix qui tremblait de colère :

— Ce que vous me proposez, monsieur, je ne l'accepte pas, car c'est une lâcheté, entendez-vous ? oui, je le répète, une lâcheté ! Oh ! vous avez beau me regarder d'un air sévère, vous ne me faites pas peur ! La police peut effrayer les coupables, mais les honnêtes gens, même les saltimbanques, même ceux qui pourraient descendre plus bas, les honnêtes gens la méprisent !

— Vous avez tort de me répondre ainsi, dit le lieu-

n'aime pas qui regarde loin tandis qu'elle peut tout juste mesurer de l'œil la place où pose son pied chancelant.

Je ne suis pas philosophe ; mais il me semble qu'en mélangeant tout cela, en le faisant chauffer jusqu'à ébullition, en l'alambiquant avec soin, on en pourrait tirer quelque chose de très-bien.

Un vieillard et un vieux causaient. Le vieux, mécontent et grincheux, disait l'éternel refrain : De notre temps tout était mieux !

— Oui, lui répondit le vieillard ; tout était mieux... même la vieillesse !

Ah ! si la génération qui passe instruisait celle qui vient !

Si celle qui naît interrogeait celle qui va mourir !

Si le capital s'accroissait des intérêts composés !

Si la feuille du printemps trouvait sa sève dans la feuille d'automne !

Si les gouvernements se transmettaient l'expérience de leurs grandeurs... et de leurs fautes !

Si... si... Si jeunesse savait !... si vieillesse pouvait !...

Je viens d'écrire ce que j'ai vu, et je le résume en deux mots :

LES JEUNES GENS SONT LES PRESBYTES DE LA VIE ; LES VIEILLARDS EN SONT LES MYOPES.

MOREAU DE BAUVIÈRE.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(No 3).

CHAMBON

Directeur du CERCLE CHORAL LYONNAIS,
propagateur de la musique en chiffres,
(Méthode Galin-Paris-Chevé)

AU PHYSIQUE :

Figure agréable et ne l'ignore pas. — Fait trop souvent la bouche en cœur et l'ignore. — Air (connu !) distingué et le sait trop. — Mise... de fond élégante. — Se fait faire la note par son tailleur et ne s'en doute pas. — Beau cavalier, mais « mauvais soldat. » — En un mot, serait charmant s'il ne posait ?

AU MORAL :

A de l'initiative et de la fermeté... dans son faux-col. — Esprit mordant, caustique et quelquefois méchant. — A souvent étonné ses confrères par une audace qu'il pousse jusqu'à la témérité. — Homme du monde.

EN MUSIQUE :

A une manière de conduire à lui, et pour vouloir faire trop d'effet de torse, de jambes ou de bras, fait souvent rire son monde juste au moment de l'attaque, ce qui le vexé. — Abuse des mesures pour rien, probablement parce qu'elles lui donnent le temps de faire trois ou quatre gesticulations qu'il se persuade être majestueuses.

Se rend bien compte des nuances et sait habilement les obtenir de son orphéon. — En abuse peut-être un peu et confond parfois le cachet avec la distinction, ce qui n'est pas la même chose. (Puisqu'il aime les nuances, j'espère qu'il se rendra compte de celle-là ?) Succès et revers panachés. — Hélas, on doute même de l'infailibilité du pape.

tenant de police devenu un peu pâle, et vous êtes ingrate. Le métier que vous faites est pénible, je vous en propose un autre plus doux, je ne vois pas où est l'offense. Mettriez-vous une autre condition à votre consentement ?

— Je n'ai plus rien à vous dire, dit la jeune fille, je veux sortir.

— Entendez-moi donc, que diable. Vous êtes jeune, ma fille, trop jeune !

— Et que me direz-vous, s'il vous plaît ? N'avez-vous pas honte de me regarder en face ? Quoi ! ce sont là les moyens que vous employez pour servir votre roi et répondre à sa confiance ! Vous êtes payé pour réprimer la débauche, pour l'arrêter, et vous cherchez de pauvres créatures sans défense et que vous croyez intimider pour les y jeter, afin de servir vos projets ! Oh ! monsieur, je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, car ce serait alors donner une médiocre idée de votre loyauté et de votre intelligence.

(La suite au prochain numéro)



L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro le feuilleton *Simplice* de notre collaborateur Victor Chauvet.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Négociant ! et n'en est pas moins fier pour ça. — Fait de la musique en amateur et n'en est pas plus modeste pour ça. — Profite traitreusement de quelques notions de dessin qu'il s'est *inculpées* ? et qu'il joint à des dispositions naturelles, pour faire les *charges* de ses collègues. Ces derniers, n'étant pas précisément flattés dans ces petits croquis, ébauchent quelquefois d'assez amusantes grimaces et ragent tous de ne pouvoir en faire autant.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

Nous prions les personnes qui nous ont demandé les numéros contenant les silhouettes de MM. Chapollard et Moley, de s'adresser à notre Administrateur, 34, rue Tupin (bureau des journaux).

LETTRÉ D'UNE PARISIENNE

(N° 3.

A M. le Directeur du journal le REFUSÉ.

Alors, monsieur, s'il prend fantaisie aux quelques milliers de lecteurs dont vous êtes affligé de demander mon adresse, sous le seul prétexte que l'on peut être moins formaliste avec une femme qu'on ne le serait à l'égard d'un homme, vous pensez que je vais leur faire parvenir des circulaires indiquant ma rue, mon numéro et mon jour ?

En vérité, Annette qui m'a déjà vertement morigéné de ce que mon vieux cousin le conseiller a trouvé chez moi, en me rendant visite, un journal opposé aux *saines traditions* (hélas ! Monsieur, c'est du vôtre qu'il s'agit), Annette, dis-je, serait d'humeur à me donner ses huit jours, comme elle le fit, l'an dernier, pour la duchesse de M... dont elle trouvait le petit salon trop fréquenté.

Il est vrai que la duchesse semble toujours être le roi de Perse entouré de ses quinze mille Doryphores. D'ailleurs, Monsieur, on n'entre chez moi que lorsqu'on est présenté.

C'est une mode anglaise que j'ai adoptée, la trouvant excellente par le temps de... mélange qui court.

Mais j'y réfléchis : Votre monsieur l'Intrigué qui demande assez cavalièrement si je suis un roman, une histoire ou une réclame, est-il lui-même quelqu'un, ou — comme il le dit de moi — quelque chose ? Ma question est même trop longue de moitié, tout au moins, car l'anonyme n'est jamais quelqu'un.

Que ce monsieur, s'il est *quelque chose*, se fasse connaître à vous, et s'il éprouve le désir de devenir *quelqu'un*, qu'il prenne la voie de votre journal et qu'il signe ; qu'il veuille bien ne plus rien demander *tout bêtement* (c'est lui qui parle), et qu'il se souvienne que je ne suis pas Mlle Chose, mais... une femme.

Cela dit, passons.

Sans ce petit incident, Monsieur, je ne vous aurais sans doute pas écrit cette semaine, car il fait un temps à ne pas mettre sa prose dehors. Mais puisque cette lettre est commencée, il faut bien la finir, ne serait-ce que pour vous prouver mon caractère d'ange, comme dit mon excellente tante.

Je suis allé voir *Madame Desroche* : heu ! Je suis allé voir *Mis Suzanne* : hum ! Je suis allé voir *Didier* : eh ! Je suis allé voir la revue de la *Porte Saint-Martin* : oh ! Je suis allé voir les *Sceptiques* : enfin ! (Cela dit pour les lecteurs qui savent lire).

Je passe sur les deux premières pièces, car je n'aime pas dire : malheur aux vaincus ! — *Didier* mérite plus d'attention à plus d'un titre. Son auteur, M. Pierre Berton, a pour lui d'être jeune, et contre lui de trouver des portes trop facilement ouvertes ce qui, au dire d'un critique que je rencontre, *le fera mûrir en serre*. La pièce repose sur une idée que j'ai déjà vue représenter par ci par là ; mais elle est intéressante. Les personnages ont déjà vu le feu de la rampe, mais on peut les revoir. L'action est peut-être un peu... boulevard, mais on doit lui tenir compte de ce qu'elle a affronté la course de l'Odéon.

La revue de la *Porte Saint-Martin* est comme une toile du Titien : les nus sont soignés. Si j'étais homme, il me semble que je n'appellerais pas toutes les choses que l'on voit là par les noms qu'on leur donne, et si j'étais directeur de cet endroit, je crois que je ne le dirais pas.

Les *Sceptiques* sont une pièce vigoureuse, honnête, honorable, qui vous donne envie de serrer la main à son auteur que je suis heureuse de nommer. M. Malefile.

Evidemment, il y a en ce moment, un haut-le-cœur général contre l'œuvre de la censure, cette gardienne de la morale publique ; espérons qu'il est encore temps de réagir contre ce qu'elle a fait.

Allons, je ne suis pas bien disposée aujourd'hui, et je finirais par me mettre mal avec le ministre des beaux arts, auquel pourtant je sais bien bon gré de sa sympathie pour nos compatriotes. En effet, il a trouvé

que ces vilains bustes dorés qui *décorent* la façade du nouvel Opéra, si laids, si laids, qu'il a eu soin de ne placer là qu'un Français, deux au plus — ce qui est une véritable attention.

Maintenant, Monsieur, prêtez-moi, je vous prie, une transition, attendu que je n'en ai pas sous la plume, et que je vais vous parler d'autre chose. Entre *confrères*, on peut se rendre de ces petits services. Je laisse donc une petite place en blanc pour l'intercalation.

(1)

Une de mes amies de couvent, jeune fille émanant d'un blason mangé par la rouille — ce qui veut dire qu'il était vieux — voyait avec peine que son père qui n'avait jamais consenti à s'encanailler dans le travail, était dans l'impuissance de faire redorer les trois merlettes qui formaient, sur azur, les armes de la famille.

Un jour que le ciel était gris et qu'il y avait des choses tristes dans l'air, elle fit rencontre d'un notaire qui, jetant sa cravate blanche par-dessus les moulins, eut l'idée — cas unique dans le notariat — de devenir amoureux... oh ! mais... amoureux !... un Bressant, Monsieur.

Il s'adressa au père qui reçut ses confidences en l'appelant : Mon petit ami.

Repoussé avec perte, il compta ses morts, ramassa ses blessés et recommença d'une autre façon. Ayant pris des renseignements et appris la position du gentilhomme pauvre, il prépara un contrat où il convoqua un ban et arrière-ban d'articles, de clauses, de dot, de reconnaissance, enfin de vrais titres de noblesse à vingt quartiers... d'argent.

On pourparla, on hésita, on enragea, on consulta : il épousa.

Trois mots pour l'histoire du ménage : la première lune fut tout ciel ; la deuxième tout miel ; la troisième tout fiel. Mais, comme il avait de l'à-propos, arrivé à ce dernier point, il mourut, avec cet air digne et instrumentatif que l'on ne trouve que parmi les notaires, d'une digestion laborieuse.

Riche comme un couvent, la jeune veuve porta luxueusement un deuil qui lui blanchissait admirablement une nuque et des mains déjà blanches comme ivoire, puis elle prit le v... ent. Il se trouva ce jour que l'amour sans doute, soufflait d'ouest en est, et elle partit pour Varsovie.

Un mois, deux mois, trois mois ; une amie, deux amies, dix amies ; un prétendant, dix prétendants, trente prétendants. Finalement un amour et un amoureux.

Mais l'amoureux était marié, marié à l'une des dix amies. L'ex-notaressse prit des informations et sut que cette amie avait laissé des bribes de contrat aux épines de l'école buissonnière, en courant après les oiseaux de paradis, en compagnie d'un Polonais gueux comme un Irlandais, mais orné de moustaches longues de ça, et d'un de ces noms que l'on ne prononce qu'à la saison du coryza.

Ayant appris de son défunt notaire de mari toute la valeur d'une transaction, et ayant ouvert le code du pays, notre veuve alla trouver la femme de son bien-aimé et lui dit :

Madame, vous aimez un homme à longues moustaches ; moi, j'aime votre mari. Si vous l'avez pour agréable, je vous achète ce dernier quarante mille roubles, et vous vous arrangerez de l'autre.

La négociation était si claire et si intelligemment présentée qu'elle fut conclue sur l'heure. L'ex-notaressse emporta le bien-aimé jusqu'à Moscou où elle l'épousa, et la femme abandonnée s'emmoustacha par-devant le Pope.

Ce divorce n'est ni un roman, ni une histoire, ni une réclame : j'ai retrouvé la nuit dernière l'ex-notaressse dans un quadrille de Princesses russes, et tous les salons du quartier Champs-Élysées la connaissent.

Toby engraisse, et il lui faut maintenant dix minutes pour aller à la poste. Je cache donc bien vite.

NOÉMIE DE VIEUBARE.

LETTRÉ D'UN LYONNAIS

A Madame veuve (?) Noémie de Vieubare.

MADAME,

Il est peut-être un peu tard pour répondre à votre première lettre, mais que voulez-vous ? Les répliques heureuses, pour qui ne possède pas votre esprit et votre goût, ne se trouvent pas de suite ; hélas, je n'ai rien de la femme... je ne suis qu'un homme, c'est-à-dire un être.. *gracié* par la nature — lourd, bête et souvent mal pensant, si ce n'est mal embouché. C'est

(1) Ah ! Madame ! vous me demandez un barbarisme. J. F.

pourquoi je vous prie, madame, de me pardonner mon style vulgaire et le peu d'euphonie de mes expressions.

Mais puisque me voici, permettez-moi, madame, moi, timide et humble provincial, de vous répondre, à vous, parisienne *pur sang* ! — Pardon, je voulais dire, — par excellence.

Je ne vous connais pas, je n'ai vu de vous que vos deux lettres, et déjà, j'éprouve pour votre personne une sympathie irrésistible. Je ne vous connais pas et pourtant vous êtes si bien présente à ma mémoire, que je puis et vais faire votre portrait ! Cela ne sera pas difficile, direz-vous, je l'ai fait avant que vous veniez placer votre retouche. — Mais ce n'est pas seulement votre peinture physique que je tiens à esquisser, c'est aussi et surtout votre critique morale !... ne vous fâchez pas, je vous en prie... je vois l'arc de vos fins sourcils qui se rapprochent imperceptiblement et j'entends d'ici votre petit pied mignon frapper le parquet avec impatience ; ne vous fâchez pas, dis-je, et causons amicalement puisque vous aimez à causer, qualité rare à présent qu'il y a tant de gens qui *parent* et si peu qui *causent*.

« Je suis mieux que jeune, dites-vous, j'ai vingt-sept ans, c'est-à-dire, je n'ai plus la naïveté de la pensionnaire, j'ai l'esprit malicieux de la parisienne ! (Certainement madame !) Je ne suis plus *mijaurée*, je suis coquette. » (Chut ! ceci est un deuxième compliment.)

— Vous êtes veuve ! Ah cette fois tant mieux... du moins pour les nombreux soupirants qui n'osent vous déclarer leur flamme, car vous en avez au moins cent, n'est-ce pas, madame?... Eh ?

Madame, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous demander... si... non, décidément je vous le demanderai une autre fois.

Je reprends. Vous avez un... *palito*, comme on dit à Venise. Hé bien !... tant mieux encore, — pour vous d'abord, pour... *lui* ensuite et... et... Ah ! ma foi ! et pour moi après !

Vous avez été blonde, vous l'avouez ! mais cela n'a duré qu'un temps... vous étiez jeune fille alors et, quand on est jeune fille... On est... beaucoup de chose qu'après... on n'est plus. Enfin, à la suite de votre mariage vous devintes *rousse* ! Un effet de lune ! ce qui veut dire que votre blond s'était brûlé aux feux de l'hyménée.

Hyménée, etc.

Résultat prévu pour certain mariage... Ah mais voilà.. vous redevenez chatain-clair, après.. comment dirai-je cela.. après l'accident... qui détermina... le commencement... de votre veuvage ! Est-ce encore un effet de lune ? lune de miel cette fois !

Mais passons. Quelles mignonnes et délicates oreilles ! quel écrin de perles pour dents ! quelle main aristocratique ! quels yeux limpides et comme ils doivent étinceler à leur heure !

Madame !... madame !! j'ai une question... non, une demande à vous faire... A y e z vous le cœur vacant ? Ah madame ! s'il est à louer je connais un excellent locataire, madame ; célibataire, madame... sans enfant, madame, et qui pour entrer immédiatement en jouissance, passerait avec amour un bail à perpétuité. — Non ? alors j'attendrai la Saint-Jean. On dit, qu'à l'eneontre de l'élément liquide, les cœurs se prennent plus facilement au printemps qu'en hiver.

Dissimulons habilement le trouble qu'une pareille sortie a fait naître, en admirant avec extase ce pied, cet adorable petit pied... J'enrage de ne pouvoir soulever... mais chut ?... Et quelle taille ! — En effet madame, votre couturière peut économiser sur votre ceinture ce qu'elle doit ajouter, un peu plus haut, pour emprisonner...

Eh bien ! encore ?

Mais, voici une question que vous vous posez vous-même. « Suis-je une honnête femme ? » A cela vous répondez : « Mais, monsieur, de bonne foi, qui est-ce qui n'est pas une honnête femme ? » Ah ! mais un moment, adorable inconnue, je vous dirai, moi : N'est pas honnête femme qui veut ; ou plutôt : ne *paraît* pas honnête femme qui veut.

Je vais m'expliquer :

Admettez-vous, madame, vous une parisienne, c'est-à-dire une femme d'esprit, que la réputation s'attache essentiellement aux personnes qui en sont dignes ? Assurément non ! et vous devez savoir que la renommée illustre ou infamante se cramponne également, et à ceux qui la méritent et à ceux qui ne la méritent pas ! Hélas... ne savez-vous pas que, de tout temps, il a existé des *hommes* — des femmes même, — dignes en tous points du respect et de l'admiration de leurs concitoyens, et qu'une fatalité aussi opiniâtre qu'étrange poursuivait avec obstination sans repos ni trêve. C'est ce qui fait — que l'homme le plus estimable est quelquefois le moins estimé, et que la femme la plus

complètement honnête, est souvent la plus méprisée. Et *vice versa*... malheureusement.

On peut à Lyon, trouver, dans l'un et l'autre cas, des exemples frappants.

Mais je m'aperçois que je deviens sérieux, malgré la promesse que je m'étais faite de rester frivole !

— Pardonnez-moi, madame, c'est un effet de la province. A Paris, au milieu du bruit, du mouvement et des fêtes, vous ne pouvez que vivre... ici nous pensons ; et puis, je voulais insensiblement vous amener à juger comme moi. Ainsi, ne dites plus que « toute femme qui veut paraître honnête le paraît » mais dites désormais : *Je suis honnête femme parce que je crois l'être*, et... je vous admirerai sans restriction aucune.

Terminons cette lettre, déjà trop longue, par un dernier renseignement sur votre compte et qui vous prouvera jusqu'à quel point j'ai confiance dans la maxime de Buffon.

Voulez-vous que je vous raconte votre vie privée... Non ? alors écoutez-moi :

Vous vous levez... Ah !... je suis par trop indiscret ! Cependant... ma foi tant pis, vous vous levez à onze heures, les dimanches seulement.. les autres jours vous vous levez à midi. Vous déjeunez, vous allez au bois, *vous en revenez*. Vous faites quelques visites, quelques emplettes et vous rentrez dîner. Le soir, vous allez au spectacle, où vous recevez quelques intimes. Voilà !

Sur ce, madame, pardonnez-moi mon verbiage inconsideré et daignez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

Emile D'ERNEY.

P. S. Si, par hasard, dans une de vos prochaines causeries, vous me faisiez l'honneur de m'interpeller, je serais heureux et charmé de vous répondre.

E. E.

BULLETIN CHORÉGRAPHIQUE

La Rotonde.

— La *Retape*, quoique on en dise, Est un lieu fort bien fréquenté....

* La bonne, pour se reposer de la danse du panier, y va secouer ses putes deux fois par semaine. Le pioupiou qui a touché son « pré » et le carabin en panne sont admis à la tutoyer dans ces moments-là.

* Il arrive souvent, qu'à l'heure du galop, le parquet n'y tient plus et éclate....

De rire, de trente-six côtés à la fois. La plupart de ces dames connaissent un autre Parquet qui ne se laisserait pas marcher dessus avec autant de complaisance ; il est vrai qu'il ne voit pas les choses... en dessous.

O parquet de la Rotonde, si jamais tu publies tes mémoires, tu peux être certain que je serai du nombre de tes souscripteurs !

L'Alcazar.

— L'Alcazar où le luxe abonde A l'étudiant, le commis Pour amis....

* Les « *héritiers de p'pa* » — ceux que 1867 a qualifiés du nom pittoresque de « *petits craivés* » — les apprentis préfets, les calicots, les brasse-roquets, les voyageurs de commerce et les trotteurs des modestes, voilà ce qui compose le personnel mâle de céans.

Quant à la partie féminine... c'est une « *partie* » assez délicate à traiter ? surtout si on ne veut pas la *mal trailer*.

Elle est formée principalement :

Des demoiselles de boutiques, Des filles de trottoir, Des grues en chambre Et des femmes de mar... échaux russes.

* Samedi dernier, à l'heure du souper, un bébé s'était épié sur le ventre un fragment de cette affiche — désormais célèbre — d'un candidat évincé :

Pas d'abstention !

Si M. Eynard se fût trouvé là, il aurait certainement demandé... un ballotage ? Pas d'abstention !

* Cette idée en a fait naître une autre :

Le jour suivant, c'est-à-dire dimanche, un être *maoqué* mais ignoble — au point qu'on n'a pas pu deviner à quel sexe il appartenait — circulait dans le pourtour et bravait cyniquement les huées de la foule.

Un rédacteur du *Courrier*, que par réserve nous ne nommons pas, détachant du titre de notre journal le mot REFUSÉ, l'appliqua sur le... dos du monstre.

Il n'en fallut pas davantage. Les danses furent interrompues, et ce ne fut bientôt sous la coupole de l'Alcazar qu'un immense ricanement.

Refusé... refusé... refusé...

Un sergent de ville, prenant le mot au sérieux, expulsa l'intrus de la salle.

N'était ce dénouement, la plaisanterie, comme à-propos, nous paraîtrait assez drôle.

Valentino.

— Nous avons ces salles gentilles : Alcazar et Valentino, Où l'on pince de gais quadrilles.... Où l'on pince.

* Ici, on nage dans la bourre de soie : Canuses, dévidouses, remetteuses, ourdisseuses s'y coudoient comme à la foire.

Tout le monde se connaît et s'y tutoie ; quand on a trop chaud on se déshabille et quand on a trop soif on

monte sur la *suspense*, où l'on sert des rafraîchissements, lesquels consistent en vin rouge et en saucissons !
C'est tout à fait en famille : gaité et sans gêne, voilà la devise du lieu.

Bal des v.....s.

A perdu sa spécialité
Ses clientes aujourd'hui sont disséminées un peu partout sur le territoire lyonnais...
Et ailleurs aussi.
Hélas !

Jules CÉLÈS.

Communiqué.

Une observation à propos de l'Exposition de la Société des Amis-des-Arts.

La Commission fera toujours des siennes !...
Vous n'ignorez pas que le centre est considéré comme place d'honneur (je ne parle pas des chambres, mais bien du salon !)

On s'attend donc à trouver, dans la partie centrale de l'exposition, les œuvres les plus remarquables.

Or, il est rare que la Commission ne commette pas, au sujet du placement des tableaux, des erreurs... regrettables.

Cette année, par exemple, qu'est-ce que cette toile, — pour n'en citer qu'une, — qui, d'après le livret, représente un concert à Deauville... et qui occupe, s'il vous plaît, le 1^{er} rang dans le milieu, à droite ?... Vit-on rien de plus grotesque !

Voilà un Boudin (?) que j'ai de la peine à digérer !
Au pis aller, je comprendrais cet « excès d'honneur » si le tableau avait été recommandé par la préfecture, ou mieux encore s'il était offert par l'Empereur ! mais le livret n'indique rien de semblable.

Pendant ce temps, des œuvres du plus grand mérite sont reléguées, perdues on ne sait où.

J'en veux donner une preuve en passant.

Vernay, cet artiste, dont M. Gareil baise chaque année les mules avec tant de dévotion, Vernay, n'a pas trouvé grâce devant la Société... des Amis-des-Arts : on n'a pas jugé à propos de lui donner accès dans la grande salle !

Et pourtant il faut reconnaître que l'un de ses paysages, (dessin à part), est un chef-d'œuvre... un chef-d'œuvre d'air et de coloration !

En vérité, je vous le dis, Commission ma mie, tout cela est...

(Mot supprimé par l'imprimeur).

BABY P.

Réponse.

Ce n'est qu'après avoir contrôlé la justesse de l'observation de notre correspondant, que nous avons jugé opportun de reproduire la lettre qui précède.

Du reste, ce n'est pas la première réclamation, tant s'en faut, que nous recevons cette année, au sujet de la Société des Amis des Arts, et notre collaborateur J. Sévère se propose bien, dans la revue du salon qu'il compte commencer incessamment, de continuer énergiquement la guerre aux abus qu'il avait entreprise dans feu le *Réveil*.

Il nous assure qu'il y aura beaucoup à dire et à redire.

C'est aussi notre avis.

(Le Secrétaire de la rédaction.)

HISTOIRE MORALE

DES FEMMES

Par Ernest LEGOUVÉ

CHAPITRE III. — L'Education.

(SUITE)

Ainsi que je l'ai dit en terminant mon dernier article, nous avons à examiner aujourd'hui l'important chapitre de l'Education.

Ce chapitre, où l'auteur expose le programme de l'éducation des filles telle qu'il la voudrait, peut se résumer ainsi : la femme a droit à une instruction plus forte que celle qui lui est donnée, non-seulement parce qu'il est utile qu'elle puisse comme épouse s'associer d'une manière plus étroite aux idées de son mari, et comme mère s'intéresser d'une manière plus directe au développement intellectuel de ses enfants, mais encore et surtout parce qu'étant une créature égale à l'homme, on ne peut sans injustice étouffer ses aspirations, arrêter son essor, et dire à son esprit avide de connaître : « Tu n'iras pas plus loin ! » Reste à savoir maintenant ce que M. Legouvé fait entrer dans son programme d'éducation, et ce qu'il veut qu'on enseigne aux jeunes filles. Sur ce point il vous renvoie à ce vers de Molière, auquel j'ai déjà fait allusion :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout. »

Et comme il le dit lui-même « on ne peut ni plus dire ni mieux dire. »

Mais c'est là dire une énormité selon certains esprits bien pensants pour qui la femme n'est femme qu'autant qu'elle ne raisonne pas.

Comme on le voit, ce programme de l'auteur de l'*Histoire morale des femmes* est beaucoup plus large que celui de M. le ministre de l'instruction publique, mais peut être aussi à cause de cela serait-il d'une exécution moins facile dans nos écoles de jeunes filles ; cependant il n'en est pas moins plus complet et plus libéral, car il ne renferme de restriction que dans le mode d'enseignement. « En apprenant aux femmes les mêmes choses qu'aux hommes, il ne faut pas les leur apprendre de la même façon. »

Et prenant pour exemple l'étude de l'histoire, il dira : « Au lieu de les fatiguer par d'arides résumés, ou de charger leur mémoire de récits de guerre, de considérations politiques, de détails sur les traités de commerce, ou sur les finances, introduisez-les dans le monde des faits, des mœurs, des passions, c'est-à-dire

dans la vie morale et intime. Que le passé leur parle de ce qui les intéresse dans le présent, elles pénétreront dans les plus secrètes profondeurs du passé. »

On ne peut pas joindre à la théorie un sens pratique plus juste et mieux raisonné.

Mais une chose qui me frappe et qu'il ne faut pas oublier de noter, c'est que si M. Legouvé réclame avec tant de force une éducation plus substantielle pour les jeunes filles, c'est précisément par la même raison que les adversaires de l'enseignement secondaire la leur refusent. C'est-à-dire qu'il s'effraie comme eux de l'imagination ardente des jeunes filles, et de « leurs romanesques voyages dans les abîmes de l'âme. » Seulement comme il est de bonne foi et qu'il cherche la vérité avec un désir sincère de la rencontrer, il en arrive à cette conclusion naturelle que « plus la femme est une nature mobile, impressionnable, facile à « tourner au bien et au mal avec les mêmes qualités, « plus il lui faut pour contre-poids une éducation sérieuse et solide. »

Je sais bien qu'on pourrait faire beaucoup d'objections à l'auteur, et lui-même aussi le pensait car, il ne se les épargne pas et les a formulées avec une franchise très-louable, mais il faut dire aussi qu'il les détruit avec une logique serrée, impitoyable, qui ne laisse rien debout où elle a passé.

Il croit donc qu'une instruction plus complète, loin d'étouffer l'âme des femmes, la rendra plus forte et la fera planer plus haut ; que loin de les assimiler aux hommes, la différence qui existe entre eux n'écartera jamais mieux dans toute sa grandeur que par une forte éducation donnée aux femmes, et enfin il répond à ceux qui prétendent que la femme instruite ne sera plus qu'une pédante, par ces paroles pleines de cœur et empreintes d'une profonde conviction : « La femme est-elle donc elle-même aujourd'hui ? Songez-vous « d'où elle vient, comment on l'a élevée, cette pauvre « émancipée d'hier ! Nos grands-mères ne savaient pas « lire et s'en faisaient gloire. Les femmes de notre « âge portent encore la trace de nos servitudes intellectuelles des âges précédents, ce sont des parvenues « en fait d'instruction ; mais quand une fois la liberté « et son souffle puissant aura passé sur cette race et « l'aura régénérée, quand l'exception d'aujourd'hui « étant devenue la règle de demain, la science sera le « partage de quelques-unes, l'instruction le partage de « toutes, alors filles et femmes, dépouillant, même « sans le savoir, ces dehors de pédantisme qui ne « sont que des airs d'affranchis devenus maîtres, et « marchant librement dans cette voie nouvelle comme « dans leur naturel domaine, prêteront l'appui de la « science à leur délicatesse, et peut-être l'appui de la « délicatesse à la science. »

Maintenant si vous croyez avec Mgr Dupanloup que les filles savantes seront peut-être des apôtres, des philosophes, mais jamais des épouses et des mères, lisez sa réponse, et je vous défie de ne pas vous déclarer vaincu, si vous ne discutez que dans l'intention de vous éclairer.

Il vous prouvera que c'est au nom de la famille, au nom du salut de la famille, au nom de la maternité, du mariage, du ménage qu'il faut réclamer pour les filles une sérieuse éducation, et que si telle femme est vaine, coquette, capricieuse, dévorée par l'ennui, c'est parce qu'elle ne sait rien, et il ira plus loin en ne craignant pas de vous dire que plus d'un mari a dû son déshonneur à l'ignorance de sa femme.

Si je ne me trompe, c'est à M. Legouvé que revient l'honneur d'avoir eu le premier l'idée d'un enseignement secondaire des filles ; et il appelle de tous ses vœux, en terminant ce chapitre, que j'aurais voulu pouvoir développer plus longuement, un homme d'Etat qui fonde cette institution. Cet homme d'Etat est venu et cette institution est fondée, espérons qu'elle prospérera en dépit de toutes les clameurs et de toutes les menaces des gens d'église et des ennemis de l'égalité, et résumons-nous en disant avec M. Legouvé, qu'il faut bien élever les femmes, parce que c'est le meilleur moyen de bien élever les hommes.

VICTOR CHAUVET.

(A continuer.)

CAUSERIE ANECDOTIQUE

Le cigare à surprise

C'était dimanche dernier, dans un café des Brotteaux.

Deux jeunes gens, à l'œil émerillonné, savouraient, en causant, l'amertume de la choppe. Celui qui paraissait le moins âgé avait suspendu son pardessus à une patère voisine. Tout en causant et hantant, l'envie de fumer lui sourit, et le voilà qui se lève, va vers le pardessus, introduit la main dans une des poches, en retire un cigare, revient s'asseoir, frotte une allumette et met le feu à son londres de cinq centimes. Tout à coup un tonnerre de Dieu ! des plus vigoureusement accentués se fait entendre ; j'étais présent, je lève brusquement la tête, et j'aperçois le cigare lançant de petites fusées enflammées, avec des étincelles étoilées, rouges et bleues, qui dansaient et pétillaient à l'entour. Le jeune homme, craignant sans doute quelque explosion plus formidable, s'empresse de le jeter à terre et de le fouler aux pieds. En s'écriant derechef : Mais, tonnerre de Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? la régie vend donc des feux d'artifice ? Ruggieri est-il devenu directeur-général des tabacs ? A-t-on inventé des cigares vésuviens, ou Chassepot, ou à aiguille ? serait-ce un nouvel engin de guerre, que l'on se proposerait de livrer, en essai, à la levée publique ?... Il faut que j'en ai le cœur net ; je vais de ce pas chez le buraliste qui m'a vendu cette machine infernale, et s'il ne me donne une explication suffisante, je lui apprendrai de quel bois je me chauffe, et ce qu'il en coûte pour faire voler en éclat les dents des citoyens et réduire leur palais en cendres !...

Il était vraiment beau en déclamant cette imprécation, son regard flamboyant tirait, à son tour, un feu d'artifice, et, pendant qu'il tenait le cigare sous son pied, son geste dramatique faisait songer à l'archange Michel terrassant le dragon.

Après ce *quos ego*, il détache le pardessus, l'endosse

et il se disposait à sortir pour se rendre au bureau de tabac, lorsqu'un consommateur qui, dans un coin de la salle, riait sous cape depuis un moment, se met à lui crier :

— Oh hé ! oh hé ! monsieur, vous emportez mon pardessus.

— Comment ! votre pardessus ?

— Mais, oui, examinez-le bien, vous verrez que ce n'est pas le vôtre.

— C'est, ma foi, vrai.

— Voici la cause de votre erreur : en entrant, vous avez accroché votre vêtement à la deuxième patère à votre gauche, moi, trouvant vacante la première patère j'y ai suspendu le mien pendant que vous causiez avec votre ami, circonstance qui vous a empêché de remarquer ce fait et à occasionné dans votre esprit la confusion des deux vêtements, parce que vous pensiez que celui qui vous appartenait était toujours le plus près de vous.

— Mais ceci n'explique pas le cigare.

— Je vous demande pardon, et l'explication est très-simple : quand vous vous êtes levé pour prendre un cigare, vous l'avez pris dans la poche de mon pardessus ; c'est un cigare appelé Cigare à surprise qu'un de mes amis m'avait apporté de Genève, et qui renfermait, à son gros bout, un peu de poudre fulminante, mais qu'après une légère explosion, l'on pouvait fumer sans crainte. Pour vous assurer de la vérité de ce que j'avance touchant votre quiproquo, vous n'avez qu'à compter vos cigares ; combien en aviez-vous, en entrant ici ?

— Je venais d'en acheter deux.

— Combien vous en reste-t-il ?

— (Après examen) Deux.

— Vous voyez donc bien que celui que vous avez allumé ne provenait point de votre achat, qu'il ne vous appartenait pas, et que vous n'avez que faire d'aller chercher noise au buraliste.

— Je reconnais mon erreur ; mais pourquoi, diable ! avoir accroché votre vêtement précisément là ?

— Pourquoi ? Parce qu'il y avait là une place libre.

Sur ce, la petite scène, qui avait amusé les spectateurs, prit fin, la toile tomba, et, comme onze heures du soir sonnaient, j'allai me mettre au lit, où je rêvai toute la nuit de pyrotechnie et de pétarades.

BROSSIER.

EN L'AIR

PETITE CAUSERIE

C'est l'empire actuel qui a reçu le dernier soupir du carnaval français.

Paul Forestier d'Emile Augier vient d'être arrêtée par la censure !

Naturellement.

Lecteur, avez-vous fait la remarque que l'auteur de maître Giboyer se garderait bien de laisser commencer les répétitions d'une de ses pièces avant que cette dernière n'ait préalablement été arrêtée, rendue reprise, puis enfin définitivement autorisée par un ordre émanant du souverain ?

J'ai lu dans le *Courrier de Lyon*, à la suite de la nouvelle encyclopédie c'est-à-dire du nouvel « effet au porteur » non... aux lecteurs » du pape, une vigoureuse sortie à l'adresse du rédacteur en chef de cette feuille, contre l'indifférence des fidèles pour les malheurs pécuniaires du Saint-Siège.

Ce qu'il ressort de plus clair de tout cela, c'est que M. Jouve, l'homme le plus tolérant de la ville ! est furieux de voir qu'en plein XIX^e siècle il existe encore en France, des gens ayant assez de cœur, pour distribuer leur argent de préférence aux pauvres et aux œuvres de bienfaisance, qu'au denier de Saint-Pierre ; des hommes assez peu... apostoliquement chetiens pour donner leur *aumône* aux affamés d'Algérie quand le pape souffre...

... de voir son crédit et ses recettes diminuer !

Nous apprenons que M^{lle} Clarisse étudie, sous la direction de M. Cambon, le rôle de M^{me} Peschard, (Fleur de Noblesse).

Diable !

Après nous avoir donné une étoffe de satin, est-ce que M. d'Herblay voudrait, par hasard, nous faire passer de la lustrine pour doublure ?

Diable, diable !

Nous apprenons également qu'il est bien vrai que M^{lle} Mathilde, la piquante et spirituelle soubrette que tous les abonnés des Célestins regrettent, nous quitte.

Diable !

M^{lle} Mathilde est engagée au Gymnase de Marseille et elle a eu soin de stipuler sur son traité, sa quantité de première soubrette, afin de ne pas être obligée de jouer là-bas, tous les bouts de rôle dont notre directeur l'abreuvait avec tant de générosité sur les derniers temps de son engagement aux Célestins.

M. d'Herblay compte-t-il nous conserver les charmes et le talent de la spirituelle M^{lle} Derval ?

Diable, diable, diable !

D'après ce qu'il résulte de la dernière circulaire de monseigneur de Bonald, une prière, c'est-à-dire une lettre au bon Dieu ne peut avoir de la valeur qu'à la condition d'être chargée.

Deux boursiers causent de l'accident Patti.

Premier interlocuteur :

— Enfin est-ce que par hasard elle aurait quelque chose d'incompatible avec les devoirs de l'épouse ? Que sait-on ?... Elle a peut-être « un défaut qui est presque un vice ? »

Pourtant, comme caractère, on s'accorde généralement à lui trouver le cœur sur la main.

— Justement à cause de cela, répondit le second interlocuteur, ayant toujours le cœur sur la main, c'est-à-dire à l'air, le marquis de Caux a trop eu le temps de le trouver sec, froid ou dur.

Le *Salon* a recueilli l'équipage du *Corsaire*, ce vaillant journal dont, la semaine passée, notre imprimeur ne nous a pas permis de regretter la mort.

Le *Salon* est poursuivi : Il fait son testament.

C'est la *Cloche* qui héritera.

Samedi prochain je vous donnerai, chers lecteurs, un problème tellement bête... qu'il fera son tour de France.

Toute la collection du *Refusé* et un abonnement d'un an à celui qui le premier trouvera :

LE TRACÉ DE LA PIEUVRE.

Jules FRANTZ.

THÉÂTRES DE LYON

Théâtre des Célestins. — *L'Œil crevé*, bouffonnerie en 3 actes, paroles et musique d'Hervé.

Nous avons assisté mardi à la première représentation de *L'Œil crevé*. Disons tout de suite que la pièce a obtenu un joli succès d'éclats de rire, et que nous ne pourrions pas, sans être injuste, nous montrer trop sévère. Nous ne voulons pas entreprendre de vous expliquer le scénario, ce qui serait une tâche au-dessus de nos forces, mais seulement vous dire quelques mots de la musique.

Hervé a certainement moins de verve et de brio qu'Offenbach, et moins de vraie originalité, mais il possède en revanche une plus grande science de l'orchestration et sa musique est plus réellement harmonique. Bien qu'il s'inspire le plus souvent de l'auteur d'*Orphée* (quoique venu avant lui), vous ne rencontrerez cependant pas dans *L'Œil crevé* de ces accouplements d'instruments discordants ni de ces bruyantes rentrées de cuivres qu'affectionnait tant autrefois maître Jacques, et dont il semble s'être guéri, si l'on en croit les comptes-rendus de *Robinson Crusée*.

L'ouverture est pleine de fraîcheur et de coloris, et dans le premier acte nous devons signaler principalement le chœur des Arbalétriers, très-bien chanté par la chorale des Célestins, qui s'est enrichie pour la circonstance de quelques bonnes voix de plus, et la chanson de la *Langoustine atmosphérique*, suivie d'un pas fantaisiste très-réussi par M. Luco, à qui il a valu les honneurs d'un bis enthousiaste.

Puis dans le deuxième acte la chanson du *Flanc* en trois roulements, très-bien « roulée » par M. Lecomte qui, dans le rôle du gendarme Jérôme a su se tailler un succès presque égal à celui qu'il obtint dans la *Grande Duchesse*, le motif qui précède l'entrée de M^{me} Peschard, *Fleur de Noblesse*, et enfin le grand final accompagné d'une chorégraphie réaliste qui ne laisse rien à désirer.

Maintenant notons au troisième acte la *tyrolienne* de M. Belliard, dans laquelle cet artiste a introduit une imitation très-heureuse de divers instruments, et le duo *méza vœce* chanté par lui et M^{lle} Jeanne, la bénéficiaire, qui tient le rôle de Dindonnette, et j'aurai dit de l'œuvre d'Hervé à peu près tout ce qu'on en peut dire. Mais je vous conseille de l'aller voir, car, chose assez rare dans le genre, je n'ai pas entendu le plus petit mot qui violât la morale. Espérons que messieurs les artistes qui ne manqueraient pas d'enrichir la prose de leurs plus fins traits d'esprit, voudront bien ménager les chastes oreilles des spectatrices.

En résumé, je le répète, joli succès, auquel a puissamment contribué une intelligente mise en scène ainsi que la fraîcheur des costumes et les soins apportés par M. d'Herblay à l'œuvre du maestro.

Quant à l'interprétation, voici mon avis en peu de mots : M^{me} Peschard, excellente ; chanteuse de véritable école, quoique sa voix manque un peu d'étendue ; ne mérite que des éloges. M. Lecomte, très-drôle ; M. Belliard, assez drôle ; M. Luco, drôle ; M. Hommer ville fait son possible, mais comme M. Chamerlat, ne l'est pas du tout.

Du côté des dames : M^{lle} Jeanne, gentille et agréable, comme toujours ; M^{lle} Maurel, charmante ; M^{lle} Clotilde... hélas ! et M^{lle} Marie a trop de cheveux et n'a pas assez travaillé les trois mots qu'elle prononce au premier acte.

VICTOR CHAUVET.

CORRESPONDANCE.

M. JOANNY RANGUEL. — Les deux sujets que vous avez choisis ont déjà été traités maintes et maintes fois. — De l'originalité.

JERAN. — Poste restante depuis mardi aux initiales convenues. — Passera avec quelque modification.

H. CAILLON. — Votre quatrain est trop faible pour qu'il puisse être accepté par elle ? — Il y a un certain L. G. qui ne tresse pas mal les vers.

LA FACHÈRE. — M. Soupé prendra votre observation en considération.

M. CLAVEL. — Les *échichés littéraires*. C'est-à-dire un recueil des formules les plus souvent employées dans la presse. Cela demande un article soigné.

UN FUTUR AVOCAT. — Mon opinion sur eux la voici : Un écuyer, deux calafars, un indifférent, un gentil garçon mais se laissant trop facilement influencer. Un garçon d'esprit. — Un capricieux et une nullité. Le tout saupoudré d'un peu d'envie et d'un tantinet de jalousie.

UNE ACTRICE. — Oui, de divulguer le secret, même d'un ennemi, est le fait d'un misérable. — Ils sont tous lâches. Merci. J'aurai peut-être besoin de vos renseignements sous peu.

M. E. D'ERNEY. — M^{lle} Noémie de VIEUXRUE vous répondra elle-même par la voie du journal.

UN INTRIGUE. — Lisez la lettre d'une Parisienne et vous comprendrez pourquoi nous ne vous insérons pas.

TORQUE. — Soumis au comité de rédaction. Mauvais pseudonyme.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AMÉ VINGTNIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 44.